

**TRADUCTIONS**

**FRANÇAISES**



# **LE PROJET EMLIT**

## **Introduction**

“...nous sommes des hommes traduits. On dit souvent que dans une traduction, il y a toujours quelque chose qui se perd ; je m’obstine à croire que quelque chose peut aussi se gagner.”

d'Espagne, cette sélection ra

sont au bord de l'extinction. Dans un premier temps, nous avons d'ailleurs prévu



**Langue et littérature picardes**

... *in Francia et Picardia et Burgundia*  
Saint Thomas d'Aquin

Les temps ne sont plus où, à Lille, il fallait prêter serment en picard. Qui connaît encore les fabliaux de Gauthier le Leu ? Qui pourrait achever *Le voyage en Sicile* que la mort empêcha Adam de la Halle d'écrire jusqu'au bout ? Le picard était la langue de Philippa de Hainault, épouse du roi d'Angleterre Edouard III. Les « jeux partis » ont inspiré Chaucer et l'on imagine volontiers les repas-spectacles de poésie tels que fêtés par la « Confrérie de la Sainte Candeille » d'Arras. C'est aussi en picard que l'on joua les grandes Passions à Mons dès 1501, et plus tard à Amiens. Campagnes fertiles, villes prospères grâce (notamment) au textile, la bourgeoisie aura ses chartes de privilèges dès le XI<sup>ème</sup> siècle.

L'âge d'or de la littérature picarde semble culminer au XIII<sup>ème</sup> siècle : fabliaux, chroniques, théâtre, poésie lyrique, épique, didactique, allégorique. La

Nous rions comme deux petites sottes, comme on peut le faire à cet âge : sept ans, peut-être huit... mais un coup sec me fait sursauter : ma mère a frappé au carreau de son index recourbé, qu'elle redresse pour montrer qu'elle est fâchée et pour me faire rentrer. Je ne peux pas jouer dans la rue, je ne peux pas parler picard. Je le sais, mais c'est si bon...

Donc voilà que je rentre en regardant mes souliers plein d'herbe et de boue. Cette fois, elle n'a rien à redire là-dessus.

—Prends ton ardoise et ta touche.

Misère ! Une punition !

—Ecris dix fois : *Je ne peux pas parler patois*.

Dix fois ! Elle n'y pense pas ! Je n'aurai jamais fini aujourd'hui !

—Il faut -s à *patois* ?

—Le Larousse est derrière toi.

Le-La-rousse. Le La ... Les! Il y en a deux, très très grands, perchés tout en haut (non d'un cerisier, hélas, mais) de la bibliothèque. D'habitude, je ne peux pas les prendre. C'est pour cela qu'on les a mis là-haut, autant dire au sommet de la perche couverte.<sup>1</sup> Je pousse une chaise devant moi : en l'escaladant, j'y arrive, tout juste, mais que c'est lourd ! Et il faut bien faire attention de ne pas tomber sur la page des vilaines bêtes qui me font si peur : « reptiles », avec le boa constrictor bleu à taches jaunes qui remue sur la page sans jamais s'en aller.<sup>2</sup> La voix de ma mère résonne dans mes oreilles : *Tu ne peux pas parler patois. Tu ne peux pas parler, pas toi. Tu ne peux pas parler. Tu ne peux pas...* Il faut un -s à la fin. Elle aurait pu me le dire tout de suite,







*Emile* : Tout ce qui nous reste ! On dirait un petit vieux qui se donne bonne



## **Le lingala**

Le lingala est une lingua franca africaine qui appartient au groupe Ngala dans la famille des langues bantou (classée C36 par Malcolm Guthrie). Nous lisons sous le plume d'Elisabeth Farges, responsable d'un cours de français langue étrangère à la Sorbonne nouvelle : « L'une des plus importantes parmi les quelque 360 langues bantoues utilisées en Afrique centrale et méridionale, le lingala est aujourd'hui parlé par des dizaines de millions de locuteurs dans la vaste région constituée par le bassin du Congo. Le lingala n'est pas à l'origine la langue maternelle d'une ethnie mais une langue véhiculaire issue d'un brassage entre plusieurs langues bantoues et employée par les commerçants et les riverains du fleuve. C'est suivant cette voie de communication essentielle pour l'économie de la région que la langue s'est répandue, des deux rives du fleuve jusqu'aux grandes villes, Kisangani ouis Kinshasa. Les premiers Européens arrivés dans cette région... ont probablement contribué à cette expansion : la modernisation des moyens de communication fluviaux a favorisé le commerce et les déplacements des 'gens du fleuve' et par conséquent les contacts entre les différentes langues bantoues de la région. Devenu langue de l'armée et de l'administration, et langue maternelle depuis qu'il s'est répandu sur un grand territoire, le lingala est largement employé dans les médias et les discours officiels. La chanson congolaise moderne, extrêmement créative et populaire, contribue aussi à faire du lingala une langue vivante en évolution constante. C'est l'une des quatre langues nationales du Congo-Kinshasa, également parlée au Congo-Brazzaville et en Centre Afrique. Cette langue peut aussi être entendue en Europe, en particulier en France et en



- €# Ah non ça c'est pas vrai, je ne suis pas im-puissant. Les femmes en Occident, moi j'en ai à la pelle. Sans problème.
- Alors tu es dedans ou tu n'y es pas ?
- €# .....
- En Occident, les femmes sont-elles aussi impuissantes que toi ou ne sont-elles pas des partenaires redoutables ? Mon frère fais attention à la maladie de la chaussette !<sup>3</sup> Comment donc pourras-tu trouver chaussure à ton pied, pauvre ami flagada ?

**Notes de lecture:** Ces deux textes courts – « Bwaka Nzoto » (« Plonge le corps ») et « Okoti To Okoti Te » (« Dedans ou dehors? ») – illustrent un discours spécifique aux sociétés congolaises immigrées. Dans les deux cas, il s'agit de dialogues à plusieurs voix.

« Bwaka Nzoto<sup>4</sup> » (« Plonge le corps ») est une expression inventée par la communauté congolaise en Belgique vers 1985 pour signifier un acte lourd de conséquences, celui de devenir réfugié politique. Cet acte n'est pas seulement, comme le pensent politiques et citoyens en Europe, un moyen d'obtenir des papiers, de quitter la misère en Afrique, c'est en fait un suicide à la fois physique et spirituel. Le réfugié politique ne peut plus retourner dans son pays d'origine. Le texte original est plus long et fait partie d'un recueil de 15 nouvelles qui portent le même titre. La version originale a été écrite le 19 novembre 1987.

« Okoti to Okoti te » (« Dedans ou dehors? ») aborde l'érotisme négro-africain. Le texte est un summum d'ironie, mais aussi une illustration du pouvoir que la gent féminine détenait à Kinshasa dans les années 1970. C'est une confession de femme, à partir d'une histoire vraie, qui parle de la sexualité masculine avec une grande brutalité. Mordante, elle ne perd pas le sens de l'ironie. Le récit a subi une O.P.A. en bonne et due forme puisque de féminin, il est devenu une propriété masculine. La radio trottoir l'a révélé aux ambianceurs,<sup>5</sup> ceux qui vivent la nuit à travers danses, fêtes, musiques, etc., qui l'ont transformé en bonne blague. Bonne blague ou provocation?

Le dialogue à deux voix, sous forme écrite, que nous proposons ici date de février 1995. Notons enfin que c'est l'humour à la fois fin et brutal dont la femme fait preuve dans l'acte d'accusation qui démontre paradoxalement sa puissance.

Dans les deux textes, mais surtout dans le premier, nous notons l'utilisation fréquente de proverbes ou d'expressions consacrées, comme « Opesi mbwa mbwa aboyi » (tu donnes au chien, le chien n'en veut pas), « Soki masuwa eza ekonana moto ezalaka liboso to makolo » (quand le bateau remonte le courant, se présente-il par devant ou par derrière?), l'importance des références à la musique populaire, le concept tout kinois de Miguel, « na Miguel », le nom du cuisinier belge d'origine espagnole devenant le concept même non pas seulement de l'immigration en Belgique, mais du départ pour l'Europe. —*Boyikasse Buafomo*

<sup>1</sup> Ces deux univers officiels semblent correspondre à deux types de groupes ou classes sociales. Le premier a émergé dès l'indépendance du 30 juin 1960 et se constitue d'hommes politiques dont la langue de travail est le français. Le second est apparu dans les années 1970 et se constitue de migrants de la classe moyenne et inférieure de la Belgique. Le français est leur langue de travail.

### Remarques sur la minorité sorabe

L'histoire des Sorabes, un peuple slave établi à l'Est de l'Allemagne, remonte à plus d'un millénaire lorsque des groupes slaves habitaient dans ce qui est devenu le centre et le Nord de l'Allemagne. La zone d'établissement des Sorabes est d'une part la Basse Lusace (dans l'état du Brandebourg; centre culturel : Cottbus/Cho ebuz), où l'on parle bas-sorabe, et d'autre part la Haute Lusace (dans l'état de Saxe, centre : Bautzen/Budyšin), où l'on parle haut-sorabe. Les Sorabes représentent le groupe slave occidental le plus petit en nombre avec environ 60 000 locuteurs.

La politique allemande à leur égard a longtemps été imprégnée du souhait de voir cette population spécifique se fondre dans la majorité allemande. Aujourd'hui pourtant les Sorabes jouissent d'un statut de minorité ethnique ; ils sont représentés par la *Domowina*, l'organisation nationale des Sorabes de Lusace qui regroupe toutes les associations sorabes et se préoccupe essentiellement de la préservation de la langue et de la culture sorabes. De nos jours tous les Sorabes sont bilingues. Les activités culturelles des Sorabes sont très diverses, dans le domaine de la littérature il existe toute une série d'auteurs connus traitant de thèmes multiples dans des formes diverses. (Plus d'information sur les sites <http://www.sorben.de/> et <http://www.sorben-wenden.de>)

### Róża Domaścyna

#### Influence de l'univers sur le goût de vivre

en l'année de l'invasion des hannetons  
 en carapace et ailes de métal  
 les poux prirent les armes sans tarder  
 firent tomber les hannetons à la renverse  
 à la vue de l'univers ils perdirent le goût  
 de la petite guerre quotidienne ainsi  
 les poux remportèrent une victoire totale

(Traduction : Annette Gérard)

#### Lorsque je voulais que ce fût

au bord du lac tu disais  
 des gentilles. A tout  
 moment je pensais : c'est mon heure.  
 Heure après heure passait,  
 tout d'un coup je me tenais  
 au bord de l'eau, les mots se tenaient  
 non dits dans l'entre deux. Un mouvement,  
 un pas en arrière, la seule chose  
 que je pouvais faire. Figée comme je l'étais,  
 je voulais que ce fût, pensais :

le temps se couche à  
 mes côtés, m'accompagne. Chaque heure  
 me feuilletait, m'effeuillait.  
 J'attendais, je voulais, et toi  
 Tu disais des gentillesse,  
 et je devais m'en contenter

(Traduction : Annette Gérard)

### **Dans la maison bleue près de la Tour Bismarck**

*pour F.P.*

presque comme à l'origine : camomille et aneth séchés  
 dans le poêle le feu devant la porte l'image : prairies  
 dans la pièce carrelée sur le chevalet retourné  
 la blessure cachée de l'héritage à demi oublié  
 dans le chambranle les entailles de notre croissance  
 avec des kystes par endroits et les noms des pierres tombales  
 comme témoins à la table de la cuisine nous  
 cassons des noix comme des mots  
 tout bleu le monde et dieu  
 sait un chien rôde autour de la maison  
 avec une mâchoire d'acier sur la pente  
 se feutre l'herbe non fauchée  
 il reste des réserves de couleurs dis-tu  
 et tu tends une nouvelle toile  
 la maison se ferme sur elle-même  
 les entailles s'encroûtent  
 les noix tombent en poussière  
 la toile vieillit  
 seul le chien  
 garde la trace

(Traduction : Annette Gérard et Christine Pagnouille)

### **Les morts changent de lit**

*en souvenir du cimetière de elno*

Nous avons voilé le cimetière de draps.  
 Nos morts nous ne les respectons pas,  
 tous les chemins alentour sont barrés –  
 ils se terminent juste avant le monde d'à-côté.

Les toiles s'élèvent serrées tout autour.  
 Au milieu des bulldozers mettent au jour  
 des ossements lavés de tout péché  
 honorablement enterrés, c'est attesté.

Saisis d'une cupidité douteuse, des individus  
grattent l'héritage dans des récipients de fortune.  
« Nous prenons tout et plus », entends-je crier,  
et « nous ne voulons pas être enterrés, mais brûlés! »

Qui se tient à l'écart est aux aguets –  
Aussi nous taisons vaillamment nos regrets.  
Supportons dans la nuque le regard des aïeux,  
saisissons un bout de tombe, une corde, un pieu.

Les tombes, elles deviennent profondes et très étroites.  
Le rectangle de ciel s'amenuise et s'en va de travers.  
Il nous pousse des goitres dans la maison de toile.  
Les enfants jouent à recouvrir de terre et nous poussent au grand air.

(Traduction : Annette Gérard et Christine Pagnoulle)

## **Kito Lorenc**

### **Ma courte journée d'hiver**

Tu éclabousses une lumière d'ambre  
sur les ombres bleuissantes  
sous l'herbe jaunie  
tu caches le pelage  
des bêtes des champs  
les grands yeux  
reposent dans la tanière

Tu formes les fruits  
du gui dans l'arbre  
souffles après le givre de la nuit  
en catimini  
dans ma main moite de gel  
tu lustres  
le noisetier  
teintes les rameaux du saule

Pour que je ne dérange pas  
ton cours  
quand je porte du souci  
détache de ma semelle  
la trace  
léger comme neige

(Traduction : Annette Gérard)

### Grande forêt

Dobry le Géant  
 va au toit de bois  
 prend le cheval sur les épaules  
 et entre à pas pesants  
 sous les pins

Sa petite femme  
 sur le tabouret de traite  
 sous la vache, aussitôt  
 fait tintinnabuler  
 la cloche du lait dans le village

Par-dessus le poteau électrique  
 claquette la roue du moulin  
 au bec de cigogne  
 derrière le feuillage poussiéreux  
 clignote le lac

Et au tournant  
 attend le parfum  
 du carvi. Bonjour  
 les vacances. Au revoir  
 l'enfance

(Traduction : Annette Gérard)

### « Le colombin a deux pattes blanches »

et un jour j'amenai ma petite amie  
 à la maison la présentai à ma femme  
 Ma femme yeux bruns Elle bleus  
 Ma femme gingembre Elle poivre  
 Ma femme la trouva gentille Elle elle aussi  
 Et c'est vrai Gaïment le cheval hennit  
 Tristement ne pleura personne Dorénavant  
 nous déjeunâmes ensemble trois petites  
 assiettes trois petits plats trois petites  
 cuillères partagèrent plaisir et tracas Vaisselle  
 sale et propre Bientôt on nous donna  
 une plus grande maison et ma femme  
 amena son autre et ma petite amie  
 amena son autre et les deux autres  
 amenèrent leurs deux autres Quand  
 on nous donna tous le pâté (oh là là  
 montaient et descendaient les ascenseurs



## Lubina Hajduk-Veljkovi owa

### Raphaël, le petit elfe

Monika habitait la vieille ville. Les maisons y sont humides, avec un grenier sous le toit. Les mères y pendent le linge à sécher et chacun a un réduit où ranger ce qui ne sert plus. Les poupées de Monika reposent là aussi.

Un beau jour Monika voulait confectionner une nouvelle robe à une de ses poupées et grimpa au grenier pour en descendre la petite. C'est là qu'elle découvrit dans le coin, dans la pénombre, un elfe. Pas un fantôme, non, plutôt un petit elfe.

—Qui donc es-tu ?, demanda-t-elle.

—Tu peux me voir ?, répondit l'elfe.

—Bien sûr. Très bien même. Tu as des cheveux bouclés, brun chocolat.

—Vraiment bouclés ? Moi, je ne me suis jamais vu, le petit elfe était tout content.

—Tu as une chemise verte et ta culotte est brune, précisa Monika.

—Et quelle est la couleur de mes yeux ?, s'enquit curieux le petit elfe.

—Plutôt vert. Mais dis-moi, qui es-tu à la fin ?, Monika aussi était impatiente de savoir.

—Je suis Raphaël. Et cela fait déjà bien longtemps que j'habite ici.

—Et d'où vient que tu te caches ici ? Monika était aussi curieuse.

—Parce que, oh, j'ai honte de l'avouer, murmura Raphaël.

—Allons bon. Moi j'ai honte de ma vilaine écriture, l'institutrice me gronde toujours, fit Monika.

—Et moi, moi j'ai honte parce que je ne sais pas voler, avoua Raphaël.

—Tu es un elfe vrai de vrai, un qui peut voler !?, s'étonna Monika.

—Non, je ne sais pas voler. C'est bien là le problème. C'est pour ça que je reste ici tout seul à me cacher.

—Moi, ça fait longtemps que je serais morte de peur. Toi pas ?

—Moi ? de quoi aurais-je peur ? répondit l'elfe Raphaël.

—Des gens.

—Sornettes et balivernes ! Tant qu'il y a un grenier, je peux y rester. Mais ça ne m'avance à rien.

—Comment ça ?

—Parce que je ne vieillis pas. Un elfe doit retourner chaque année là où il est venu au monde. C'est seulement ainsi qu'on devient un an plus vieux. Avant maman m'y a toujours emmené. Mais une année je suis devenu trop lourd. Et depuis je ne vieillis plus du tout.

—La belle affaire, dit Monika, que veux-tu de plus. Comme ça tu resteras toujours un petit elfe.

—Toi tu aimerais rester toujours une petite fille ?, demanda Raphaël, contrarié.

—Jamais de la vie.

—Jour après jour après jour je regarde par la lucarne passer les oiseaux dans le ciel. Mais quand j'essaie de quitter le sol, il ne se passe rien.

Là dessus Monika dit: Mais Raphaël, tu n'as même pas d'ailes.

—Les elfes n'ont pas besoin d'ailes.

—Ah bon. Monika eut une idée. Alors tu dois le souhaiter de toutes tes forces, et tu voleras.

Raphaël le petit elfe souhaita de voler si fort que sa tête se mit à fumer. Mais il ne se passa rien du tout. La petite Monika le regardait sans savoir que faire.

—Décris-moi l'endroit où tu es né.

—Oui, c'est un joli vieux château fort. Il n'est plus habité depuis longtemps. Les murs sont épais et froids, gris cendre, gris sombre, gris souris, parfois même gris argenté, magnifiques. Nous, on jouait à cache-cache dans les oubliettes, on se poursuivait dans les couloirs obscurs, les portes grinçaient que c'en était un plaisir et nous pouvions secouer les chaînes scellées dans les murs, que nous en frissonnions parfois. Par une fente minuscule nous voletions dans la cour intérieure toute envahie d'orties...

—Bon dieu, s'exclama Monika, mais tu voles!

Et de fait Raphaël se souleva



Il n'y a que de dieu qu'il n'ait pas changer.  
« Dieu le garde ».

(Traduction : Annette Gérard)

**GILETE CONTOUR ou  
la première pub en Afghanistan**

«

### Ce qui sombre est en dehors de mon rempart

Le soleil trahissait une fois de plus et jetai sur nous le filet noir.  
 Pluie soudaine,  
 comme le petit vent de midi quand tu dors,  
 tu as froid  
 et cherches le drap pour te couvrir.

Mon rempart une fenêtre. Même petite,  
 mais suffisante pour me livrer l'image du monde.  
 Pour dire non, ce qui peut aussi arriver, je suis ici aujourd'hui  
 et regarde, à ma guise, la pluie et plus tard  
 la nuit, que je vois s'approcher au galop tout uniment  
     et de sa corbeille  
     répandre étoiles et obscurité,  
     elle aussi semeuse du ciel.

Sans parler de la lune du côté gauche,  
 elle se frotte le dos aux hauts immeubles, puis décrit une courbe  
 et se pose en couronne sur la montagne au fond.

Pour peu de temps.

Après je ne vois plus rien. Le locataire d'à côté l'a piquée.

Il pourrait ce chançard, l'admirer comme un roi,  
 mais je le l'ai jamais vu regarder dehors.

Les gens sont drôles. Le merveilleux pose sous leurs yeux  
 Et ils cherchent ailleurs.

En vain.

Les gouttes ont jeté un vêtement sur la vitre.

Une plante avec la rosée du matin  
 sur ses feuilles de verre.

La chambre un jardin et moi le jardinier.

Le vers s'emplit d'un parfum délicieux, de beaucoup de couleurs,  
 l'âme s'apaise.

D'ici je peux voir les autos et les passants  
 sur les trottoirs, aussi les maisons jusqu'au loin,  
 le camion qui vient tous les jours et que l'on décharge  
 en bas devant la maison,  
 mais je en le fais pas.

Je m'en tiens aux oiseaux qui picorent le bleu,

Il

Je

## TRADUCTIONS F

## Yüksel Pazarkaya

### MARRONS

#### Tu es turc

« Tu n'es pas allemand », dit Stefan à Ender dans la cour pendant la récréation. Pourquoi ne voulait-il pas jouer à chat avec Ender aujourd'hui. Juste pour donner une raison, il dit simplement : « Tu n'es quand même pas allemand. » Ender était interloqué et blessé. Stefan était son meilleur copain, son compagnon de jeu préféré. « Comment ça ? » C'est tout ce qu'il trouva à demander.

Stefan ne le comprit pas. Que signifie « Comment ça ? » Ou Ender se prend-il peut-être pour un allemand ? « Tu n'es simplement pas allemand, » dit-il, « tu n'es pas allemand comme moi. »

Les beaux yeux sombres d'Ender s'attristèrent. Intérieurement, il se rebellait comme s'il s'était rendu coupable de quelque faute. Dans son cœur, quelque chose se brisa. Il se tut. Il baissa la tête. Il s'en alla. Ce jour-là il ne dit plus un mot à Stefan. Il ne pouvait pas suivre la leçon. Il ne pouvait pas écouter l'instituteur. Sa tête devenait de plus en plus lourde.

#### Marrons allemands

L'automne précédent, il s'était déjà passé quelque chose de semblable. Dans le quartier, il y a un joli petit parc, plein de fleurs et d'arbres. C'est en automne qu'il est le plus beau. Alors les marronniers attirent tous les enfants du voisinage. Les enfants lancent des pierres pour faire tomber les marrons. Celui qui en ramasse beaucoup les  
 Twi en pouLe9-21( b)u3dit les maujoc0( )0.09cns ires d"00(amasse,-10(e)3flourte)3(j0.22.6611(340.20.

**Qu'est-ce que je suis?**

Quand il rentra chez lui ce jour-là, Ender posa quelques questions à sa mère. Mais sa mère fit comme si elle ne comprenait pas.

Maintenant Ender était bien décidé, après ce qui s'était passé avec Stefan, de résoudre enfin la question qui lui avait bourdonné dans la tête toute la journée. Dès qu'il posa le pied sur le seuil, il lança la question à la tête de sa mère :

« Maman, qu'est-ce que je suis ? »

C'était une question à laquelle sa mère ne s'attendait pas. Pas plus qu'il ne s'attendait à la réponse :

« Tu es Ender. »

« Je sais bien que je m'appelle Ender. Ce n'est pas ça que je demande. Mais qu'est-ce que je suis ? » insista Ender.

« Entre d'abord. Pose ton cartable. Enlève tes souliers », dit sa mère.

« Bon, » dit Ender. « Mais toi tu me dit ce que je suis. »

La mère d'Ender pensa qu'il la taquinait ou qu'il lui posait peut-être une devinette.

« Tu es un écolier, » dit-elle.

s -0.0009 T36-12(aep6 ue jela r0.00101 ) nla a,c a,lieIduied5(sA152 a,mage)5(n2 a, qu5(tteT40aitd)1(ur

« J'ai envie de savoir, » dit Ender décidé.  
« Que préférerais-tu être, turc ou allemand ? » demanda son père.  
« Qu'est-ce qui est mieux ? » Ender retournait la question.  
« Les deux sont bien, mon fils, » dit le père.  
« Alors pourquoi Stefan n'a-t-il pas joué avec moi aujourd'hui ? »  
Ender finissait par dire ce qui l'avait tourmenté toute la journée.  
« Pourquoi n'a-t-il pas joué avec toi ? » demanda son père.  
«

## Le sicilien

Les dialectes siciliens appartiennent à la branche Sicile/Calabre/Salente des dialectes de l'Italie méridionale. Quand on les compare aux autres dialectes de la péninsule, on peut constater que leur histoire et leur évolution sont particulièrement intéressantes et présentent des caractéristiques distinctes. Cette position originale s'explique de plusieurs façons:

- a) La position centrale occupée par la Sicile dans la région méditerranéenne depuis l'Antiquité;
- b) Les relations entretenues dès le début avec les langues et civilisations grecques et latines. Le sicilien se caractérise par un système vocalique particulièrement développé, différent de celui de toutes les autres régions néo-latines;
- c) Les influences culturelles et linguistiques extrêmement hétérogènes qui ont caractérisé l'histoire de l'île: la Sicile a été en contact non seulement avec la Grèce et la Rome antiques, mais aussi avec les civilisations byzantine, arabe, normande, catalane et espagnole, ce qui a abouti à une grande variété linguistique;
- d) L'ensemble remarquable de traditions culturelles et linguistiques toujours perceptible dans les différences qui existent entre les divers dialectes siciliens actuels. On peut classer ceux-ci en trois groupes: le groupe occidental (auquel appartiennent les dialectes de Palerme, de Trapani, et d'Agrigente occidentale), le groupe central (les dialectes de la région de Madonie, d'Agrigente orientale et d'Enna), et le groupe oriental (les dialectes de Messine, de Catane, de Syracuse et de Ragusa). Les traditions littéraires et linguistiques siciliennes ont été façonnées par des événements déterminants et des personnalités hors du commun : pensons à l'École sicilienne de poésie qui a vu le jour au Moyen Age, sous le règne de Frédéric II, de même que des personnages historiques majeurs tels que Antonio Veneziano (16e siècle), Giovanni Meli (18e siècle), et plus récemment, Domenico Tempio et Ignazio Buttitta. Des auteurs importants comme Luigi Capuana and Luigi Pirandello ont également écrit en dialecte. Le niveau de compétence peut être variable, mais pratiquement tout qui est né et a grandi en Sicile connaît le sicilien.

## Nino De Vita

### Benoîte

#### I

A treize ans le cœur  
s'enflamme.

Fantasmes insistants  
d'étreintes et de baisers  
- au potager, dans la luzerne  
dans les meules de foin –  
tout cela minait mon peu  
de raison.

Alors en douce

– en douce, en douce –  
pour échapper à mon père  
(« Fainéant, fainéant,  
va étudier, fainéant ! »)  
je m'suis tiré.

J'ai fermé  
la demi-porte, j'ai longé

Paillasse, fumier frais  
de vache gravide,

### III

ah ! comme je marchais  
les mains dans les poches  
en poursuivant une ombre  
– un visage – de femme  
qui me turlupinait.

Murs bas de pierres sèches  
descendant des hauteurs  
de Cutusio : tassés  
rapetassés, troués,  
gorgés de terre :  
menthe crépue, chardons,  
bourgeons de figuiers sauvages,  
ronces desséchées...

J'ai entendu  
– si, si, je l'ai entendue –  
comme une plainte... sa voix...  
Encore et encore, cri du corps  
d'une femme...

J'ai tourné  
la tête du côté des  
agaves ; et j'ai, résolu,  
emprunté le passage, me faulant  
parmi les épis : leurs barbes,  
longues et acérées, me griffaient  
les bras.

### IV

C'était une jeune fille, renversée  
dans le froment : les mains  
sur son ventre enflé,  
la robe levée sur ses cuisses  
elle agitait  
la tête.

Je l'ai reconnue tout de suite.  
Elle s'appelait Benoîte.  
C'était la fille de Carmelo  
Alogna, le journalier  
qui habitait au début de la rue  
à la petite chapelle votive.  
Elle marchait, bien droite  
– les yeux en feu –  
traversait la cour :



Je lui ai parlé par  
les trous de la toile métallique.

Elle a jeté  
le pain, la tomate,  
s'est frotté les mains  
à son tablier et est sortie.

## VI

Nous avons trouvé Benoîte  
comme un sac vide, à l'abandon.  
Elle haletait,

de la villa blanche du docteur.  
 Madame Françoise, une vieille  
 en chemisier, les cheveux relevés  
 en chignon et les lèvres rouges,  
 m'a ouvert.

Des paroles, tandis que le ciel  
 turquoise se faisait  
 gris (une charrette  
 grinçante passait  
 dans la rue,  
 chargée de sarments  
 et de foin, le paysan  
 portait une casquette,  
 son petit chien altier trottait,  
 attaché sous l'axe de bois).

Impuissante, Madame Françoise  
 hochait la tête en parlant.  
 « Il n'est pas là », disait-elle  
 « Plus tard... »  
 Les bras large ouverts  
 comme crucifiés.

« Il n'est pas là. Plus tard, il n'est pas là... »  
 me répétais-je à bout de souffle  
 sur le chemin du retour  
 – les roues bondissaient  
 dans les trous  
 du sentier.

\*\*\*

A l'endroit marqué,  
 – où les cigales  
 et des grenouilles chantaient –  
 je me suis arrêté.

J'ai balancé  
 mon vélo sur les agaves  
 et, galopant  
 par les touffes de folle avoine  
 d'orge et de gesse,  
 je suis entré dans le froment.

Il n'y avait personne.

Dans un coin, une tache,  
 large – un massacre –  
 d'épis écrasés,  
 piétinés...

**VIII**

La maison de Julia,  
nouée de silence, était peu éclairée ;  
de même celle de Benoîte : minces  
lueurs par les persiennes  
fermées.

J'ai pris le passage étroit  
qui donne sur la tour,  
j'ai débouché dans la cour  
des maisons autour du puits.

Installé dans sa chaise,  
Bartholomé Tuechèvres  
faisait sauter son fils Vincent  
à califourchon sur ses genoux ;  
il chantait, le tenant  
par les mains: « Partons !





### **La minorité albanaise en Italie**

L'émigration albanaise en Italie a commencé au XIV<sup>e</sup> siècle, mais ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du siècle suivant que nous trouvons des communautés albanaises établies dans le sud de l'Italie. Aujourd'hui encore, ces réfugiés de Giorgio Kastrioti Skanerbeg se définissent comme des *arbëresh*, qui parlent *arbërisht* et habitent l'*Arbri*, perpétuant ainsi le souvenir de l'ancienne ethnie d'Albanie (on dit aujourd'hui *shqiptar*, *shqip* et *Shqipëri*). La langue *arbëreshe* représente une branche autonome du groupe dialectal présent au sud de l'Albanie, qui est nettement différent du *ghego*, parlé au nord. L'aire de l'Italie où nous trouvons cette minorité linguistique italo-albanaise et où se parle encore l'*arbëresh* compte 50 centres (41 municipalités et

## Giuseppe Schirò Di Maggio

### Le genêt a beaucoup de fleurs

Drame en un acte

*Note: Les événements tragiques dont il est question ici eurent lieu en 1947 et sont toujours commémorés dans la commune sicilienne de Portella della Ginestra (« Ginestra » signifie « genêts », et est traduit partout « Portella des Genêts »).*

*L'étude du dramaturge.*

DRAMATURGE, ANGELA, GIORGIA, MATTEO

DRAMATURGE – *(Il tape à l'ordinateur. Quelqu'un frappe à la porte.)* Oui ?

ANGELA – *(à l'extérieur)* C'est nous.

DRAMATURGE – *(il se lève pour ouvrir la porte)* Et qui êtes-vous ?

GIORGIA – *(à l'extérieur)* Surprise !

DRAMATURGE – *(il ouvre la porte)* Tiens, c'est vous !

ANGELA – Tu attendais quelqu'un d'autre ?

DRAMATURGE – Non, non, entrez ! C'est toujours un grand plaisir de vous voir.

MATTEO – Et pour nous de même !

DRAMATURGE – *(il se rassied derrière son bureau)* Asseyez-vous !

GIORGIA – Tu écrivais quelque chose ? *(Elle indique l'ordinateur allumé)*

DRAMATURGE – Ben, oui, une idée à mettre par écrit...

ANGELA – On est ici pour te proposer un projet.

DRAMATURGE – Dites.

MATTEO – On en a déjà parlé entre nous...

DRAMATURGE – Vas-y..

GIORGIA – Puisque c'est le cinquantenaire de Portella des Genêts...

DRAMATURGE – J'ai déjà compris, mais vas-y...

GIORGIA – ... Ne serait-ce pas l'occasion de préparer un truc à mettre en scène ?

DRAMATURGE – On a déjà des pages et des pages sur Portella, des pages de livres et de magazines qui sont déjà dramatiques par elles même. Pourquoi encore une pièce ?

GIORGIA – Ce ne serait pas une pièce de plus. Ce sera notre pièce à nous, c'est nous qui allons la mettre en scène.

DRAMATURGE – Ce n'est pas facile d'écrire une pièce originale sur Portella ! C'est un peu comme écrire un texte pour l'école : on connaît déjà l'histoire...

ANGELA – Tu peux essayer quand même. Ici tu as déjà trois personnages.

GIORGIA – *(elle s'adresse à Angela)* Des acteurs, tu veux dire : les personnages sont créés par celui qui écrit.

ANGELA – Oui, je voulais dire des acteurs. Il y a nous trois, et puis le groupe...

DRAMATURGE – Je suis flatté que vous ayez cette confiance en moi, mais je suis perplexe...

ANGELA – Pourquoi « perplexe » ?

DRAMATURGE – Il s’agit d’un sujet délicat. Comprenez-moi bien. C’est un sujet délicat comme thème d’une pièce originale. Vous voyez, les Albanais de Piane – les arbëreshë – et nos voisins de Saint Giuseppe Jato et d’autres villages ont vécu dans leur chair les événements de Portella : ils ont vu des êtres chers mourir, même des enfants, ils ont vu la couleur du sang, ils en ont senti l’odeur. Quelques participants de cette fête du 1<sup>er</sup> mai sont toujours en vie, même s’ils sont bien vieux : ils seront un public trop attentif et critique. Commémorer l’événement par des discours, de la musique, des chants, c’est une chose ; faire revivre ces moments tragiques – à supposer que l’on en soit capable – c’en est une autre.

GIORGIA – Tu peux quand même essayer !

DRAMATURGE – Je ne sais pas... c’est un sujet trop exposé aux critiques non pas politiques, mais littéraires. Il pourrait en sortir un texte trop emphatique...

MATTEO – Je ne le crois pas. Quand tu as écrit des textes dramatiques, cela t’a réussi, et s’ils sont comiques, c’est d’un comique amère et ironique.

ANGELA – Tu as peur de ne pas trouver des acteurs appropriés...

GIORGIA – Nous, par exemple...

DRAMATURGE – Non, non, vous êtes très appropriés. Mais le drame est beaucoup plus difficile que la comédie...

GIORGIA – Oui, j’ai compris : c’est un problème d’organisation et d’interprétation !

ANGELA – Ceci explique ta perplexité : l’acteur débutant n’est pas apte à faire des drames.

DRAMATURGE – N’exagère pas. S’il étudie bien son rôle, l’acteur débutant peut très bien être bon en scène.

MATTEO – Si tu crois qu’on n’est pas à la hauteur d’interpréter un drame, alors la discussion est close.

DRAMATURGE – Quand tu parles sérieusement comme ça, Matteo, tu me convaincs du contraire : tu es déjà en train d’interpréter le drame de celui qui ne sait pas interpréter les drames...

EUX, MARGHERITA CLESCERI, GIOVANNI MEGNA, SERAFINO LASCRAI, FRANCESCO VICARI, VITO ALLOTTA, GIORGIO CUSENZA, TROIS GARÇONS, UNE PETITE FILLE

*Les Victimes de Portella entrent. La femme porte la robe traditionnelle noire, les autres le costume de fête du 1<sup>er</sup> mai 1947. La petite fille a une robe blanche. Les six Victimes de Piana viennent au milieu de la scène, les trois garçons et la petite fille restent à l’écart.*

M. CLESCERI – Nous sommes ici parce que vous nous avez évoqués mentalement, même si vous ne nous avez pas appelés par notre nom... On était dans votre pensée et la pensée est l’élément par lequel il est le plus facile de passer ...

ANGELA – J’ai peur.

GIORGIA – Qui êtes-vous ?

M. CLESCERI – Ça ne se voit pas ? Nous sommes les victimes de Portella des Gênets ! Nous, de Piana, et ces quatre enfants, de Saint Giuseppe Jato... (*elle indique de la main les garçons et la petite fille*)

DRAMATURGE – Pourquoi êtes-vous ici ?

G. MEGNA – Vous étiez en train de penser à nous, et alors nous voilà...

DRAMATURGE – Vous êtes arrivés trop vite, je n’ai pas encore pris de décision.

G. MEGNA – Alors décide-toi. Nous ne voulons pas être évoqués pour rien.

DRAMATURGE – C'est exactement ce que j'étais en train de dire à mes amis : je ne veux pas vous évoquer pour rien !

M. CLESCERI – Pourtant, vu qu'on est ici, tu devrais écrire notre drame.

DRAMATURGE – Mais c'est ça que je ne veux pas : ça ne me plaît pas de faire mourir des gens sur la scène, même si ce n'est pas pour du vrai !

G. MEGNA – Mais nous sommes déjà morts ! Et nous voulons précisément que se garde le souvenir de cette mort violente.

DRAMATURGE – Il y a déjà beaucoup de textes sur Portella des Genêts !

S. LASCARI – Moi aussi, je veux dire quelque chose. Il y a déjà beaucoup de textes sur Portella, mais plus du côté politique que du côté humain, c'est-à-dire de la mort réelle, la mort douloureuse de tout un chacun...

MATTEO – Je ne crois pas que c'est comme ça. Ici, à Piana, vous êtes honorés comme des individus spécifiques morts dans le massacre de Portella ! Vos noms sont gravés sur la pierre et dans la mémoire des gens ! Et dans les livres ou les articles écrits sur vous il y a de l'émotion et le sens du tragique...

S. LASCARI – Oui, je sais. Mais il semble qu'écrire à propos de nous, victimes sans

ga

GIORGIA – Si on l'exprime comme ça, le problème est difficile à résoudre. Qui peut exprimer, de manière appropriée, sur la scène, la douleur d'abandonner la vie, je ne dis pas seulement la douleur physique mais aussi la terreur d'être obligé d'abandonner cette vie...

MATTEO – Donc, on ne fera rien.

M. CLESCERI – Rien, c'est un hommage manqué, c'est rien ! Alors pourquoi vous, les acteurs, êtes-vous venus ici ?

de feu ! Certes, il peut arriver que quelques coups partent sur la foule, m'a-t-on dit ! Tirer en l'air ! A quoi ça sert ? Je devrais faire l'acteur qui tire en l'air, boum, boum ! Et j'aurais terminé de jouer ! Moi, je veux y mettre du mien ! Cette populace ne mérite rien d'autre ! Je me mets là sur l'arête de la Pizzuta et je vise bien ! Ça sera une fête du 1<sup>er</sup> mai mémorable ! (*La scène de film avec les bandits qui se mettent en position est projetée*)

DRAMATURGE – Enlevez cette cagoule !

MATTEO – Ils ne peuvent pas : le mal n'a pas de visage !

ANGELA – Trop simple : le mal a un visage, je veux dire, le mal, c'est aussi quelqu'un, une personne physique ! Qu'il fasse du mal pour lui-même ou qu'il soit un exécutant, envoyé par d'autres, je ne crois pas que ça fasse de différence !

GIORGIA – C'est vrai; mais est-ce l'exécutant ou le commanditaire le plus coupable ?

MATTEO – Le plus coupable, c'est le commanditaire, c'est logique ! C'est lui qui donne l'ordre, l'autre ne fait qu'exécuter ce qu'on lui ordonne ! Si on condamne seulement l'exécutant, le commanditaire peut avoir recours à un autre exécutant. La source du mal c'est celui qui donne l'ordre !

CHEF DES BANDITS – Ils m'ont promis de grandes choses : je le répète, on m'a invité à faire une chose, mais j'en ferai davantage. Avez-vous compris ?

DRAMATURGE – Je n'ai pas l'intention d'écrire un drame avec des personnages qui ont le visage caché, qui ne veulent pas enlever leur masque !

CHEF DES BANDITS – Mais alors ? Qui est-ce qui doit enlever son masque ? Peut-être qu'un jour on connaîtra le fin mot de l'histoire : qui a joué tel rôle, qui l'autre ! Mais ces choses, on ne les fait jamais à découvert ! Si tu découvres les commanditaires après cent ans, à quoi cela servira-t-il ? A modifier l'histoire ? Trouveras-tu jamais les commanditaires ? Ce qui compte, ici et maintenant, c'est le résultat de la fusillade : quelques morts et l'avancée du peuple qui est bloquée ! Dans cent ans, si la vérité remonte à la surface, ça servira seulement à faire de belles pages dans les livres d'histoire ! Si on découvre la vérité dans dix ans, elle pourra déjà donner des résultats, mais elle ne servira à rien dans cent ans !

DRAMATURGE – Messieurs, j'ai du travail, je voudrais que nous en restions là !

MATTEO – Alors on ne fait rien ?

DRAMATURGE – Es-tu disposé à jouer ce rôle sur scène, tu as bien compris, à jouer le rôle du bandit qui tire sur la foule sans défense en train de faire la fête ?

MATTEO – Franchement, non !

DRAMATURGE – Alors, où vais-je trouver les acteurs ? Personne ne veut assumer la charge – mais aussi l'honneur – de représenter les victimes, de représenter leur tourment, l'angoisse d'être sur le point de perdre la vie, l'angoisse de ne pas avoir vécu dans un monde juste, de laisser sans soutien six fils en bas âge ! Pourtant, personne ne veut se charger du rôle de l'agresseur, qui tire avec préméditation sur des gens sans défense ! Comment peut-on représenter un drame sans acteurs ?

*Le rideau se baisse et le Chef des Bandits et le Bandit disparaissent, tandis que les Victimes réapparaissent.*

DRAMATURGE, ANGELA, GIORGIA, MATTEO. LES VICTIMES

M. CLESCERI – Que faites-vous ?

ANGELA – Rien !

G. MEGNA – On pourrait vous donner des idées sur les moments qui ont précédé le massacre, personne ne peut mieux vous renseigner, ça c'est sûr; sur les moments qui ont suivi, nous ne pouvons rien dire : nous étions déjà morts...

G. CUSENZA – A l'aube du 1<sup>er</sup> mai, le ciel était presque comme toujours : un patchwork d'espace et de nuages très blancs, mais l'horizon était vide. Dès que j'ai passé la tête à la fenêtre pour voir quel temps il faisait, une femme du voisinage, encore ensommeillée, m'a dit bonjour, mais elle était troublée, elle s'est approchée et m'a raconté le rêve qu'elle venait de faire : tout le monde sait que les rêves faits avant l'aube sont prémonitoires ! Mais cela je l'ai constaté après. Je ne suis pas superstitieux, il ne manquerait plus que cela ! Mais cette voisine m'a parlé de son rêve : elle avait rêvé de la grande façade de la Pizzuta plongée dans la nuit – vous savez combien la Pizzuta est noire par les nuits sans lune – et de lumières qui s'allumaient de ci et de là, je crois qu'elle disait des bougies ; des petites flammes s'allumaient : c'était comme une grosse main qui les allumait avec une allumette : au pied de la montagne, sur les flancs, sur le sommet : la Pizzuta comme un cimetière du 2 novembre, quand les femmes vont allumer des bougies pour les morts ! Ma voisine m'a supplié de ne pas aller à Portella des Genêts et ne pas y entraîner d'autres ; elle avait déjà convaincu son mari et ses fils de ne pas y aller. Mais qui va croire des rêves de bonnes femmes ? Son mari et ses fils sont quand même allés à Portella, comme tous ceux qui avaient organisé la fête du 1<sup>er</sup> mai. Peut-être quelqu'un à Piana savait-il que quelque chose allait se passer. Mais c'était le climat de peur et d'incertitude engendré par les luttes politiques et sociales des années précédentes qui pouvait le faire supposer. Bref, je n'ai pas pris au sérieux le rêve de ma voisine. Je me suis préparé en hâte et me suis rendu au rendez-vous...

F : VICARI – C'était beau de voir tous ces gens du peuple qui remplissaient toute la rue principale presque depuis la Kryqja<sup>1</sup> là-bas, montant des mules harnachées, à pied, habillés pour la fête, c'était beau de les voir monter d'abord vers la place et poursuivre par la rue qui mène aux Genêts. Et là-bas à Portella arrivaient les travailleurs des villages voisins : ils montaient de San Giuseppe Jato, de San Cipirello, de Partinico, et ils rencontraient les camarades. Car tout le monde se sentait frère de

V. ALLOTTA – Moi, je devais être ici, du côté de la Pizzuta. Quand ils tirèrent, les coups venaient de la Pizzuta.

S. LASCARI – A mon avis, ils venaient de la Kumeta mais ça pourrait être l'écho. Certains disaient que c'était les pétards pour la fête, mais c'étaient ceux des villages voisins qui le disaient, les lëtinj<sup>3</sup>

GIORGIA – Malheureusement, il y en a eu, des héros, et il est possible qu'il y en ait toujours, jusqu'à ce que l'homme – je crois qu'ici je cite un lieu commun – ne soit plus un loup pour l'homme<sup>6</sup> – et je m'excuse auprès du loup !

DRAMATURGE – Bon, on ne fera rien : je crois que personne ne voudrait se mettre à la place de l'agresseur même si c'est pour faire semblant. La seule chose à faire, et je crois la plus sereine, c'est de s'associer à la commémoration officielle, qui délaie dans un idéal héroïque la vraie douleur, physique et morale, des victimes. Puisque je ne suis pas capable de mettre en scène cette vraie douleur, je ne suivrai pas votre invitation à écrire sur les martyrs de Portella.

ANGELA – En tout cas le souvenir de nos concitoyens et de ces garçons de San Giuseppe Jato sera éternel, éternel comme les pierres à figures presque humaines qui se dressent sur la place de Portella.

GIORGIA – Au delà de la commémoration, ce qui compte c'est que des faits pareils ne se produisent plus jamais!

MATTEO – Il nous faut être forts dans l'espoir.

*Les acteurs et le dramaturge se retirent au bord de la scène. Les Victimes de Portella, y compris la petite fille et les trois garçons de San Giuseppe Jato, s'avancent en souriant, unis main dans la main jusqu'à l'avant-scène, pendant que le paysage de Portella des Genêts tel il est aujourd'hui, est projeté sur l'écran.*

<sup>1</sup> *Kryqja* signifie « Croix » en albanais. Comme dans beaucoup de villages italiens, une croix se dresse sur un socle à l'entrée du village de Piana degli Albanesi, protégeant ainsi ses habitants. La Croix se situe à l'est du village, au pied d'une longue côte qui mène à la grand-place.

<sup>2</sup> *Arbëreschë* est le mot albanais qui désigne les Italo-Albanais, c'est-à-dire les albanais dont les ancêtres ont émigré en Italie voilà bien longtemps et qui constitue l'ancienne minorité albanaise en Italie.

<sup>3</sup> Le mot albanais *Lëtinj* signifie littéralement « Latins » ; les Italo-albanais l'utilisent pour désigner les Siciliens ou les Italiens, ou des étrangers en général, à la distinction des Albanais. La désignation a également une dimension religieuse dans la mesure où le latin est la langue utilisée dans le rituel catholique des Siciliens de souche. De la même façon, ceux-ci parlent parfois de « Grecs » pour désigner les Italo-Albanais, parce que même s'ils sont également catholiques, ils utilisent la langue grecque dans leurs rituels.

<sup>4</sup> Le Rocher de Barbato se trouve à Portella des Genêts et porte le nom de Nicola Barbato, un député socialiste qui s'en servait comme tribune pour s'adresser aux travailleurs des villages voisins. Nicola Barbato est l'un des fondateurs du mouvement « Fascio dei Lavoratori », la « Ligue des Travailleurs », actif en Sicile à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

<sup>5</sup> Voir la pièce de Bertold Brecht, *Leben des Galilei / La vie de Galilée*, sc.13 :

Andrea: Unglücklich das Land, das keine Helden hat!...

Galileo: Nein, unglücklich das Land, das Helden nötig hat.

[Andrea: Qu'il est triste le pays qui n'a pas de héros!...

Galileo: Non, qu'il est triste le pays qui a besoin de héros.]

<sup>6</sup> Allusion au dicton latin resté vivant dans la culture italienne (et au-delà), *homo homini lupus*, tiré d'*Asinaria*, de Plaute (II.iv.88): « Lupus est homo homini, non homo, quom qualis sit non novit » [« L'homme agit comme un loup envers les autres, pas comme un homme, car il ne sait ce qu'est l'humanité »].



**3**

Cette femme  
 qui se pend du dernier étage  
 au-delà de l'échafaudage  
 pour effacer de son vertige  
 les traces de la peur  
 les taches de graisses

**4**

Atroce mirage  
 ce désert qu'elle explore  
 lui arrache les entrailles creuse  
 dans le sol aride d'un mutisme sans nom  
 – Quelle est sa gorge ? –  
 creuse avec les mains  
 enchevêtrée dans le silence creuse

Pour elle-même la douleur :  
 creuser et penser des portraits  
 boire le jus de sa colère  
 et découvrir ainsi la tromperie

**5**

Habits de la fillette qui porte des sandales en décembre  
 celle qui ne pose pas de questions ne sait rien et ne veut rien savoir  
 celle qui lèche avec une indolence féroce des stalactites  
 que les jours abandonnent dans son album de princesse  
 Se dévider  
 plonger dans le vide  
 comme lorsqu'elle jouait à la poupée et grandissait et perdait la main à la corde  
 comme lorsque les heures se rompirent et que sortirent de leur lit  
 les fleuves qui la parcouraient

**6**

j'ai rêvé un jour que c'était moi et j'éclatai les ballons  
 maintenant je dégonfle ma grosseesse d'invalidé  
 et je colmate les crevasses des fondations.

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnouille)

**Xavier Rodriguez Baixeras****Sans désir**

Désormais tes lèvres ne seront plus de sable  
ni même ton sein, les rochers odorants ne  
s'ouvriront plus comme des poings à marée basse.  
Du fond de ton calice suinte un pus noir.

Cataclysme qui exalte un assaut tenace  
d'excréments, caressés par tes princes  
alors qu'ils inventent des directions changeantes aux vents,  
alors qu'ils palpent, gênés, l'éclat de l'agonie.

Vague noire, écume lugubre, tel est ton avenir  
d'étoile précipitée dans l'exil de quelque source blanche,  
voix d'oiseaux mazoutés, tache d'encre de nous qui écrivons  
avec désespoir, des vers insignifiants et nauséabonds.

Des mots sombres s'échouent en toi, résonnent  
la membrane de la nuit, la douleur et le silence  
qui se déversent sur les bateaux souillés par l'encre  
de ce qui est écrit sans désir, du stérile, du superflu.

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnouille)



**L'arabe en Espagne**

L'arabe est une des langues vivantes les plus anciennes. Il compte plus de 200 millions de locuteurs de par le monde. C'est la langue officielle de nombreux pays du nord de l'Afrique et du Moyen Orient—la langue écrite est la même partout mais les variétés d'arabe parlé peuvent être très différentes. Les premières traces de cette langue sémitique qui s'écrit de droite à gauche remontent au 4e siècle et se trouvent dans la péninsule d'Arabie. Elle peut s'enorgueillir d'une riche tradition littéraire au

touchent ma longue barbe  
 et se moquent :  
 – Parle-nous de ce que tu connais, de tes tapis  
 T...A...P...I...S  
 et ils étirent le mot comme nappe tendue.

Les gens, ici,  
 me prennent pour un conteur  
 et me portent, aimablement,  
 avec bonté,  
 sur leurs bras.

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnoulle)

## Talat Shahin

### L'étoile tomba de ta main<sup>1</sup>

*au poète Amal Dunqul*

Je vois sur ta poitrine le sang coagulé  
 dans la pupille de l'étoile de la nuit,  
 sang et songe dans la gorge de la vallée.  
 Toi... tombé,  
 assassiné à midi.  
 Les canaux d'irrigation du Nil t'ont pleuré,  
 le soleil,  
 les arbres,  
 tu es la promesse disséminée,  
 toi..., le temps vaincu.

\*\*\*

ne te retourne pas,  
 l'étoile est tombée,  
 elle est tombée de ta main,  
 pour s'attacher à sa poitrine.

\*\*\*

Ton épouse me tenait chaud la nuit,  
 ta couleur me faisait mal dans ses yeux,  
 elle m'inquiétait.  
 J'en oubliai le pain rassis,  
 La couche de sel  
 sur des lèvres séchées par la soif du désert.

\*\*\*



**Mahmud Sobh****Moulin de nostalgie***à mon fils Tarek*

Ah Tolède... Tolède...  
 Me voici, ancré dans tes douves,  
 impatient de te voir venir  
 me libérer des griffes du Temps,  
 de la terre visqueuse.  
 J'espère encore au fond du ravin  
 sans nulle main secourable  
 sans rien voir  
 d'autre que tes mâts qui brillent au loin,  
 comme un feu au sommet.  
 Ouvre-moi, Ile de Lumière,  
 Fût-ce pour un instant,  
 le Temple  
 et les maisons du Seigneurs.  
 Fils de Galilée ! Depuis que je suis né  
 je porte la croix  
 et j'arrose de mon sang le Golgotha.

Ah Tolède... Tolède...  
 J'ai soif.  
 N'y a-t-il pas une goutte pour éteindre ma soif ?  
 Mon jardin, là-bas, en Galilée,  
 N'est plus mon jardin,  
 et il y a longtemps que ma fontaine est tarie.  
 Oh, port de l'Histoire  
 mon histoire prit fin  
 quand j'oubliai mon nom.  
 Accueille-moi dans ton giron  
 flottant entre les vagues.  
 Embrasse-moi.  
 Ils m'ont privé  
 de la saveur de ma terre,  
 du vin de l'amour,  
 de la chaleur du foyer.  
 Prends pitié de moi.  
 Je suis comme le Moulin du Maure dans ta plaine.  
 Moulin de Nostalgie.  
 Moulin de la Manche,  
 sans aile  
 et sans eau.

Je suis une interrogation,  
 visage du chevalier à la triste figure.

Un problème absurde.  
Comme si le Tage en personne,  
par peur de se noyer,  
se jetait à tes pieds

Ah Tolède... Tolède...  
Lorsque tu me laissas franchir tes arches  
chaque arche m'était une lame.  
Et une épée damasquinée,  
couleur de la tristesse de Damas,  
chaque coin de rue.  
Tes lustres  
me poignardaient  
de leurs regards de haine.  
Mon ombre me reniait,  
je la suivais.  
Mais elle me poursuivait.  
Elle jura sur la main du Christ de Vega  
qu'elle ne m'avait jamais vu,  
que jamais elle n'entendit mon histoire ;  
que je ne portai pas la Croix, comme lui,  
pas même un seul jour ;  
que je ne supportai pas le poids de ma tragédie  
que jamais je n'avais foulé le sol de Galilée.  
Car je ne devins pas terre  
dans ma terre.

Ah, Tolède... Tolède...  
Je suis au bord de la mort !

Ah, Tolède... Tolède...  
Me voici, ancré dans tes douves,  
impatient de te voir venir  
Me revoici,  
à nouveau en comédien.  
Je viens à toi  
Nazareth.  
Où se trouve ma tombe ?

Comme il est perdu  
celui qui perd sa terre.

Ah, Tolède... Tolède...

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnoulle)

**Le tamazight, ou langue berbère**

Le peuple berbère habitait l'Afrique du Nord avant l'invasion arabe au 7<sup>e</sup> siècle : des Îles Canaries à l'Égypte, et de la Méditerranée aux fleuves Sénégal et Niger et aux montagnes du Tibesti.

Plus de 50 % de la population marocaine et 25 % de la population algérienne sont d'origine berbère, avec des zones de forte concentration de locuteurs du tamazight. On estime le nombre total de ces locuteurs à environ 20 millions, même si les statistiques ne sont pas entièrement fiables étant donné le statut non officiel de la langue. Comme dans beaucoup de langues, leur nom d'origine signifie « hommes libres ». C'est une langue chamito-sémitique (ou afro-asiatique) qui partage certains



## **La langue goun**

Les Gouns sont un vieux peuple du Golfe de Guinée, qui se sont installés dans le sud-est de l'actuelle république du Bénin (ex-Dahomey). Avant la colonisation française, ils avaient fondé un royaume dont la capitale était Hogbonou (« La grande porte »), aujourd'hui Porto-Novo.

Il s'agit de l'un des quelque trente groupes socioculturels qui se côtoient dans la République du Bénin et qui peuvent prétendre à une certaine identité homogène du point de vue linguistique. Le « goungbé » (c'est-à-dire la langue des Gouns) appartient à la même famille linguistique que le fon, l'adja, le yorouba, le xwla, l'ayizo, etc.,... toutes ces langues étant marquées par le substrat linguistique des populations de l'aire culturelle « Adja-Tado » (située sur le Golfe de Guinée et recouvrant les territoires du Ghana, du Togo, du Bénin et du Nigeria) ; ces populations ont émigré au début du XVII<sup>e</sup> siècle vers les régions boisées du golfe pour aller s'établir là où elles résident actuellement. Des 6 millions d'habitants que compte le Bénin, 11,6% parlent goun. Le goun est une langue tonale tout comme la majorité des langues d'Afrique sub-saharienne. Les peuples africains, de tradition orale, ont créé des littératures dans leur langue respective – on en a répertorié environ 1500 dans toute l'Afrique Noire – littératures qui ont fleuri dans des genres variés comme l'épopée, les légendes, les contes, les chants initiatiques, etc. \* Faute d'une écriture ou d'un alphabet approprié, elles ont été transcrites en utilisant généralement des caractères arabes ou latins. Il s'agit d'une transcription phonétique qui tente de rendre compte dans la mesure du possible de la complexité de langues où les tons jouent un rôle phonologique essentiel. Certaines langues africaines où les différentes hauteurs de ton (haut, bas, médian, médian-haut, etc.) sont essentielles à la compréhension du message véhiculé.

Les palmeraies de Semè-Podji  
Et le sang qui ouvre les chemins.

Loin, déjà si loin

**Le catalan**

Le catalan est une langue romane qui ressemble en bien des points aux autres langues issues de l'occupation romaine. La langue romane la plus éloignée du catalan est le roumain et la plus proche est l'occitan ou langue d'oc, la langue parlée dans le sud de la France. Du point de vue linguistique, elle se différencie du castillan (espagnol) essentiellement, sur le plan phonétique, par huit voyelles au lieu de cinq, en plus d'autres caractéristiques consonantiques et graphiques.

**Francesc Parcerisas**

**Album d'écrivain**

**Josefa Contijoch****Conseil**

Tu peux prendre  
le chemin de droite  
le chemin de gauche  
le chemin du milieu.  
Peu importe :  
Tu arriveras dans un endroit  
qui ne te plaira pas.  
Tu te tromperas toujours.

**En nettoyant le lit de la rivière vermeille**

En nettoyant le lit de la rivière vermeille  
qui chante des histoires d'ossements  
asséchée par le vent et la sécheresse  
tu trouveras des cactus et des fossiles de reptiles  
et un scorpion qui t'attendait  
pour te mordre pour te changer en poussière  
pour faire de toi le lit de la rivière vermeille  
qui chante des histoires d'ossements.

## THE EML



tu devrais être là juste à côté,  
par delà le kyle<sup>1</sup>  
mais une lame acérée se dresse  
entre nos mots

chantons un hymne à la  
langue qui fait la douceur  
chantons crûment  
à celle qui sépare

<sup>1</sup> *kyle*: un étroit bras de mer

(Traduction : Christine Pagnouille)

## **Mailios Caimbeul**

**3.3.2000**

des plumes qui de très loin  
nous tombent de l'espace.

(Traductions : Christine Pagnouille)

## Meg Bateman

### Elgol : Deux perspectives

Je regardai la vieille carte-vue,  
les maisons telles des excroissances du sol,  
les pics qui se dressaient par derrière,  
signes de la majesté divine,  
avant que les montagnes ne soient aménagées,  
qu'on ne sépare travail et loisir,  
qu'on ne distingue le sacré du profane...  
et je tendis l'image à mon vieil ami.

« Est-ce que ça te rend triste, Lachie? » fis-je  
tandis qu'il la dévisageait en silence.  
« Triste ? quelle idée ! Pas du tout !  
Un moment, je ne la remettais pas »,  
et il montrait une vache à l'avant-plan.  
« C'est la Jaunette, la deuxième génisse de la Rouge –  
tu vois, je les connais toutes, les vaches  
de par ici, depuis que je suis né. »

(Traduction : Christine Pagnouille)

**Cymraeg / Le Gallois** est une langue celtique proche du breton et de la langue des Cornouailles. Son ancêtre, le brythonique, était jadis utilisé dans toute la Grande Bretagne. Cependant, les incursions romaines, et plus tard celles des Angles, Saxons, Vikings et d'autres, se soldèrent par sa di

proportion se trouve dans le comté de Gwynedd (69%) et trois autres régions comptent 50% de locuteurs (l'île d'Anglesey, Ceredigion et Carmarthenshire). Il est plus alarmant de constater que les régions traditionnellement gallophones situées au nord-ouest et à l'ouest du Pays de Galles ont enregistré depuis 1991 une diminution générale de locuteurs de 7%, et les nouveaux chiffres qui signalent une augmentation de 2% pour le Pays de Galles masquent probablement une diminution globale du nombre de locuteurs qui utilisent le gallois comme langue première. Cependant, la demande croissante d'un enseignement en gallois dans les communautés urbaines du sud du Pays de Galles est une bonne nouvelle. Un des faits qui ressort du rapport intitulé *L'État de la langue galloise en 2000* est une attitude positive généralisée. L'utilisation de la langue dans de nombreux contextes culturels, y compris en littérature, est visiblement un des développements majeurs. Un barde est col9els, y 1TJs d(tsd6.282

Le222



## **Les langues du sous continent indien au Royaume Uni**

Comme on peut s'y attendre, même si toutes les nombreuses langues du sous-continent indien sont probablement représentées en Grande-Bretagne, ce sont celles du nord, la région la plus peuplée, qui y sont le plus présentes. Certaines de ces langues sont parmi celles qui ont le plus grand nombre de locuteurs, ce qui garantit aux écrivains qui les utilisent, y compris au Royaume Uni, un nombre potentiellement important de lecteurs. Les langues ancestrales restent en général des marqueurs identitaires particulièrement importants pour les Britanniques originaires du sud de l'Asie, et un grand nombre d'entre eux sont sensibles au statut politique que leur langue a acquis au cours de l'histoire. Le hindi, la langue indienne la plus parlée avec 275 millions de locuteurs, devint, à partir du début du 20<sup>e</sup> siècle, le centre d'attention de la politique anti-colonialiste en Inde et fut choisi au moment de l'indépendance comme langue nationale, mais comme cette langue n'était comprise que par un tiers de la population, l'anglais fut aussi adopté comme langue officielle. En dépit de nombreuses similarités avec le hindi, l'urdu utilise l'alphabet arabe et est lié à l'islam. Après la partition en 1947, il fut désigné comme seule langue officielle du Pakistan, marginalisant ainsi le bengali utilisé par les 120 millions d'habitants de l'est du pays. Le statut du bengali/bangla a joué un rôle majeur dans la politique de sécession, et a conduit à la fondation en 1971 du Bangladesh indépendant. Le bengali est aussi la langue de 70 millions d'Indiens dans l'état voisin du Bengal occidental. Au Sri Lanka la politique linguistique a joué un rôle majeur également. La langue de la majorité bouddhiste, le sinhala, fut désignée comme langue officielle dans la constitution de 1978. Le tamoul, langue des minorités hindoues et musulmanes, reçut également un statut officiel, alors que l'anglais fut conservé comme langue véhiculaire. Cependant les différences linguistiques ont été des marqueurs culturels manifestes dans les conflits qui affectent la vie des 17 millions de Sri Lankais depuis des années et en ont conduit certains à l'exil.

C'est à partir du milieu du 20<sup>e</sup> siècle que les immigrés du sous-continent sont arrivés en grands nombres en Grande-Bretagne, emmenant leur langue dans leurs bagages. Le groupe le plus important d'immigrés au Royaume Uni est d'origine indienne; ils sont juste un peu plus d'un million d'après le recensement de 2001. Le Pakistan est le pays d'origine de 746.000 immigrés et le Bangladesh de 283.000. Tous ces groupes résident principalement en Angleterre. Les émigrés originaires du Bangladesh sont les derniers arrivés et pour cette raison le groupe le moins assimilé linguistiquement. Presque 60% d'entre eux vivent à Londres, où le bengali est, après l'anglais, la langue maternelle la plus répandue chez les écoliers. Le nombre total de Londoniens provenant du sous-continent est de 734.000. Le chiffre équivalent pour le grand Manchester est de 131.000. Les immigrés d'origine pakistanaise sont plus nombreux dans le nord de l'Angleterre, particulièrement dans les villes du Yorkshire et du Lancashire où les industries ont eu recours à leur main d'œuvre. A Bradford, par exemple, 85.000 personnes originaires du sous-continent, dont 68.000 du Pakistan, constituent une minorité importante dans une ville de 468.000 habitants. Cependant, avec le déclin de la production industrielle, ce groupe souffre de marginalisation économique. Les immigrés d'origine indienne sont généralement plus dispersés dans le Royaume-Uni que ceux originaires du Pakistan ou du Bangladesh. Ceux provenant du Sri Lanka sont aussi fortement dispersés; on les estime à 200.000, mais sans avoir déterminé dans quelle proportion ils sont de langue sinhala.

De nombreux jeunes britanniques d'origine asiatique appartiennent à la troisième génération d'immigrés ; ils sont à l'aise en anglais et ne sont attachés à la



Un dimanche je suis allée à l'Eglise du Christ  
Et à la Mosquée de la Viande et du Pain à Nazrul.  
De l'autre côté de la porte du temple, les intouchables ;  
Je crois qu'ils ne portent plus de clochette,  
Mais à Varanasi, Gaya, Vrindavan  
Je dois tenir ma bourse à l'abri des voyous des temples.  
Je me ruine dans les rets de la secte Ajmer.  
La clique de la mosquée s'est fait des

ici dans ce cœur même – trop de soleils se sont couchés.

Voici qu'aux heures vespérales quelqu'un parle à mon cœur :

«

brûlent des villes d'étoiles

## TRADUCTIONS F

**Daisy Abey**

à 8 888 mois l'Orature. Pour ce, il revêt dans les Ecoles et Cités (Théâtres, entreprises, Communes, Télévisions et autres) la toge du Conteur Itinérant. Rencontre Cobra Films dans *Sango Nini / Quoi de neuf ?* et lui prête voix qui en touches successives conte un des quartiers hauts en couleurs de Bruxelles, Capitale de facto de l'Union européenne : Matongé. Le documentaire obtient à Bruxelles le premier Prix du festival « Filmer à tout prix » et à Marseille celui du meilleur documentaire européen. Reçoit en 1999 dans le cadre du premier concours « année nouvelle » organisé à l'Université Catholique de Louvain (Belgique) le grand Prix de l'Année Nouvelle et le Prix de Radio France Internationale pour l'adaptation et la mise en ondes de *La tradition juive de l'enseignement* d'Elie Wiesel et *Le sacrifice* d'Antoine Tshitungu Kongolo. Invente en l'an 2002 la 'Carte Contée – Verhaalkaart,' le premier médiologue multiculturel Sud/Nord. Objectif ? Relier l'imaginaire et le réel.

**Maillios Caimbeul** (Myles Campbell) est né en 1944 dans l'île de Skye, où il vit toujours. En plus d'être écrivain, il enseigne le gaélique à la Gairloch High School, Ross-shire. Ses écrits sont publiés dans de nombreux magazines et anthologies. En 2002 il a été reconnu "barde" au Royal National Mod à Largs. Ses recueils de poèmes : *Eileanan* (Glasgow University, 1980), *Bailtean* (Gairm, Glasgow, 1987), *A' Càradh an Rathaid* (Coiscéim, Dublin, 1988), bilingue en gaélique écossais et irlandais (dans lequel figure "Itean A' Tuiteam") et *A' Gabhail Ris* (Gairm, Glasgow, 1994). Un cinquième recueil *Saoghal Ur* doit paraître ultérieurement chez Diehard Publications, Callander. L'anthologie *Wish I Was Here* (Edinburgh: pocketbooks, 2000) comprend le poème "3.3.2000."

**Saleha Chowdhury** est née en 1943 au Bangladesh (alors Pakistan oriental). Elle a étudié le bengali à l'Université de Dhaka, où elle est devenue enseignante en 1967. Elle vit à Londres depuis 1972 où elle travaille comme institutrice. Elle voit sa retraite en 2003 comme l'occasion de se consacrer à temps plein à l'écriture. Elle a gagné différents prix. Ses oeuvres en bengali comprennent huit romans, cinq recueils de nouvelles, une pièce de théâtre, trois livres pour enfants et trois ouvrages d'essais. Elle a publié trois recueils de poèmes en bengali, *Judas Ebong Tritiyo Pokkho / Judas and the Third Party* (Dakha, 1998), *Dewaley Cactus Phool / The Cactus Flower on the Wall* (Dakha, 2001), and *Hriday Pendulum Baja / It Rings In My Heart* (Dakha, 2001) et deux en anglais, *Broad Canvas* (Peterborough, 1997) et *It Grows In My Heart* (Peterborough, 2001).

**Josefa Contijoch Pradesaba** est née à Manlleu (Plana de Vic) le 20 janvier de l'année del trombe d'eau dans une famille d'imprimeurs et de libraires. Elle a étudié le commerce et les langues chez les sœurs du Carmel de Manlleu, et la Philologie à l'Université de Barcelone. Depuis sa création en 1992, elle fait partie du "Comité d'Ecrivaines du Centre Catalan du PEN Club" auquel elle collabore activement. Elle a publié de la poésie : *De la soledad primera* (1964), *Aquello que he visto* (1965), *Quadern de vacances* (une lecture du *Deuxième sexe*, 1981), *Ales intactes – Ailes intactes*



1991, il a obtenu un diplôme en éducation de l'Université de Manchester et en 2001 un diplôme de 23<sup>e</sup> cycle en philosophie pour une étude sur l'alphabétisation des femmes au Pakistan. Il a travaillé comme Writer in Residence pour les ateliers de théâtre du Nord Ouest, fondé un théâtre asiatique à Oldham et depuis 1992 il travaille comme professeur de langue et conseiller, à Halifax puis à Manchester. Sa pièce en urdu a été publiée au Pakistan en 1987 puis en traduction en 1997 (sous le titre *The Chess Board, L'échiquier*). Ses poèmes sont publiés en urdu (Lahore, 1997), en traduction anglaise (*A Little Bridge*, Pennine Pens, Hebden Bridge, 1997) et en édition (*Generations of Ghazals*, Redbeck, 2003), un ouvrage qui reprend également des poèmes de son père. Il écrit encore pour la scène et même s'il cultive surtout les formes traditionnelles, il s'est mis à expérimenter des formes plus libres.

**Giorgos Lillis** est né en 1974 à Bielefeld. Il a publié des poèmes et des articles dans différentes revues littéraires ; deux de ses recueils viennent de paraître : *Die Haut der Nacht* (Odos Panos) et *Das Land der schlafenden Wasser* (Mandradoras). Lillis a passé quelques années à Agrinion et Athènes ; il vit en Allemagne depuis 1996. Il travaille comme journaliste freelance pour des revues littéraires grecques. Il est responsable d'une émission bilingue grec-allemand à la radio locale (Radio Bielefeld), émission où il présente des poètes et musiciens grecs. Il a gagné deux premiers prix nationaux de poésie en Grèce.

**Kito Lorenc** est né en 1938 à Schleife-Slepo près de Weißwasser. Il a étudié la slavistique à Leipzig, travaillé comme chercheur en littérature à l'Institut d'études sorabes à Bautzen, où il s'occupait aussi de la dramaturgie du Bautzener Staatlichen Ensemble dans le cadre de la culture sorabe. Depuis 1979, il est auteur indépendant. En plus de poèmes en sorabe et en allemand, il écrit des livres pour enfants et des pièces de théâtre, ainsi que des adaptations et des publications scientifiques. Kito Lorenc a obtenu plusieurs prix importants. Quelques publications (recueils de poèmes): *Nowe asy – nowe kwasy* (Bautzen 1961); *Struga. Bilder einer Landschaft* (Bautzen 1967); *Klu e a pu e* (Bautzen 1971); *Serbska poezija: Kito Lorenc* (Bautzen 1979); *Ty porno mi* (Bautzen 1988); *Gegen den großen Popanz* (Berlin und Weimar 1990); *Suki w zakach* (Bautzen 1998); *die unerheblichkeit berlins* (München 2002).

**Aonghas Macneacail** est né en 1942 à Uig dans l'île de Skye et a grandi en gaélique. Il a fait des études à l'université de Glasgow. Ecrivain-en-résidence à Argyll, Ross et Cromarty, Glasgow et Skye ; bourses du Scottish Arts Council en 1983 et 1992 ; écrivain écossaise de l'année en 1997 ; Grampian

depuis plusieurs distinctions et prix littéraires en Catalogne. Il est aussi critique littéraire pour plusieurs journaux et magazines, notamment à *El País*. Ses poèmes complets ont été publiés en 1992 (*Triomf del present*). *Focs d'octubre* (1992) et *Natura morta amb nens* (2000) sont ses derniers titres en date. Depuis 1998 il est directeur de l'Institutió de les Lletres Catalanes, l'organisme responsable de la diffusion de la littérature au Ministère Catalan de la Culture.

**Michalis Patentalis**, né à Düsseldorf, a grandi à Prossotsani près de Drama (Grèce). Après ses études secondaires, il a fait des études d'harmonie et de musicologie. Il s'occupe de photographie en noir et blanc et a travaillé comme rédacteur et modérateur à la radio. En 2000, sa nouvelle *Zwei Erdbeeren auf dem Sand* a reçu le premier prix dans sa catégorie pour le concours 'Zweirad und Kunst'. D'autres publications : *Die Kurzsichtigkeit einer Stadt* (poèmes, grec-allemand), Romiosini, Köln 1998. Certains de ses poèmes sont repris dans l'anthologie *Deutschland, deine Griechen*, Romiosini, Köln 1998. Des essais et des poèmes sont publiés dans le volume *Weißer Fleck Griechenland* de Gabriele Kleiner (Hg.), Edition Ost, Berlin 2002.

**Chus Pato**, née à Ourense en 1955, et professeur d'histoire de l'enseignement secondaire dans la campagne de Galice. Elle a publié les recueils de poèmes suivants : *Urania* (Ourense: Calpurnia, 1991), *Heloísa* (A Coruña: Espiral Maior 1994), *Fascinio*, (Santiago de Compostela: Toxosoutos, 1995), *Nínive* (Vigo: Xerais, 1996), *A ponte das poldras* (Santiago de Compostela: Noitarenga 1996), *m-Talá* (Vigo: Xerais, 2000).

**Yüksel Pazarkaya**, né en 1940 à Izmir (Turquie) est arrivé en République fédérale allemande en 1958. Il y a étudié d'abord la chimie, puis la philologie germanique et la philosophie. Il a obtenu un diplôme de germanique en 1972. Depuis le début des années 60, il est traducteur et journaliste en Allemagne et en Turquie. Il écrit aussi des manuels d'apprentissage et des livres pour enfants. Il a obtenu de nombreux prix. Il a voyagé aux Etats Unis en tant que professeur invité. C'est aussi un grand découvreur de jeunes talents. Il publie régulièrement en République fédérale et en Turquie et est membre du jury du prix Adalbert-von-Chamisso depuis 1995. Quelques publications: *Heimat in der Fremde?* (récits) Berlin 1981; *Ich möchte Freuden schreiben* (poèmes), Fischerhude 1983; *Irrwege/Koca Sapmalar* (poèmes, en bilingue), Frankfurt/Main 1985; *Kemal und sein Widder* (roman pour enfants), Würzburg 1993.

**Padma Rao** est née en Inde où elle a grandi à Bihar. C'est en 1982, après avoir acquis une licence en littérature, qu'elle est venue en Angleterre avec son mari. Elle écrit en hindi et en anglais depuis dix-sept ans et des textes à elle ont paru dans plusieurs anthologies, dont *The Redbeck Anthology of British South Asian Poetry*, sous la direction de Debjani Chatterjee (Bradford: Redbeck Press, 2000). Avec Brian Lewis, elle a rassemblé les textes de l'anthologie multiculturelle, *Poetry in Action*. Consultante indépendante en matières artistiques, elle gère une agence en formation à la diversité culturelle, Diversitywise, et travaille également pour Northeast Arts et la BBC, et a participé au programme *Decibel*. Actuellement, elle recueille pour publication des récits d'Asiatiques arrivés en Grande Bretagne il y a quarante ans. Elle habite à Sunderland.

**Xavier Rodríguez Baixeras** est né à Tarragona en 1945 et travaille actuellement comme professeur de l'enseignement secondaire à Vigo. Parmi ses publications : *Anos de viaxe* (Vigo: Xerais, 1987), Prix de la critique espagnole ; *Visitantes* (A Coruña: Diputación de A Coruña, 1991), prix G. Garcés ; *Nadador* (A Coruña: Espiral Maior, 1995), prix Crítica Galega ; *Beira Norte* (Santiago de Compostela: Sotelo Blanco, 1997), Prix de la critique espagnole ; et *Eclipse* (A Coruña: Espiral Maior, 2001), Prix Losada Diéguez. Il est l'auteur de quelque quarante ouvrages traduits en galicien, espagnol et catalan. Il a également publié des éditions critiques d'œuvres littéraires et a écrit des textes de critique littéraire pour des revues et des colloques.

**Ana Romaní**: née à Noia (A Coruña) en 1962. Ecrivaine et journaliste, elle dirige depuis trois ans un programme d'information culturelle (*Diario Cultural*) sur Radio Galega (la radio autonome de Galicie), pour lequel elle a reçu divers prix. Elle est l'auteur d'une série de recueils de poèmes, *Palabra de Mar* (Santiago de Compostela: Ed. de Autor, 1987), *Das ultimas mareas* (A Coruña: Espiral Maior,



d'essais *Gamalyat al-rafd fi l-masrah al-kubi* (*L'esthétique de la négation dans le théâtre cubain*, Le Caire: Al-Zaqafa al-Yamahiriyya, 2001) et des recueils de poèmes *Aganyat hobb li-l-ard*. (*Chansons pour la terre*, Le Caire: Al-Dar al-Misriyya, 1973), *Abyadiyat al-hobb*. (*Abécédaire de l'amour*, Le Caire: Al-Dar al-Misriyya, 1996) et *Kitab al-hobb wa-d-damm* (*Le livre de l'amour et du sang*, Madrid: Instituto Egipcio de Estudios Islámicos, 2001). Il a traduit en arabe une série d'auteurs espagnols, dont Juan Goytisolo et Antonio Buero Vallejo.

**Marcel Slangen** est né à Liège en 1935. Il a commencé sa carrière comme professeur de français pour s'orienter dès le début des années 70 vers le théâtre. Il a écrit de nombreuses pièces en wallon, dont plusieurs pour marionnettes; il a fait des adaptations en wallon de pièces du répertoire classique, entre autres *L'Avare* et *Le Misanthrope* de Molière. Marcel Slangen est également poète et essayiste. Depuis 1984, il se consacre entièrement à la promotion et à la diffusion du wallon dans l'enseignement et les médias. Il est le président du CRIWE (Centre de Recherches et d'Information pour le Wallon à l'Ecole) et rédacteur en chef de la revue *Djâzans Walon* qui publie notamment des articles d'actualité en wallon.

**Mahmud Sobh**: né en 1936 à Safad, un village de Galilée près de Nazareth (Palestine); en 1948 se réfugie avec sa famille à Damas après la création de l'Etat d'Israël. En 1961, il obtient la licence en